

Gábor T. Szántó

Nouvelle extraite du recueil intitulé *1945*, Budapest, Noran Libro, 2017.

Traduite du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

Retour au pays

Des volutes de fumée enveloppent le nez de la locomotive. Après un dernier à-coup, le train s'arrête. Couvert de suie et ruisselant de sueur, un cheminot en débardeur apparaît à la fenêtre de la machine comme pour inciter les passagers à descendre plus vite. Le train ne compte que deux wagons, un pour les passagers, un pour les marchandises.

Un contrôleur en nage, le képi ramené sur la nuque, saute des marches du premier wagon, s'attendant à trouver un soulagement dans l'air frais au sortir de cette boîte métallique chauffée presque à blanc, mais il ne ressent pratiquement aucune différence entre l'intérieur et l'extérieur. Il fait plus de trente degrés, c'est une journée de juillet chaude et poisseuse. Il est déjà midi passé, le train a quitté la capitale il y a sept heures, très tôt, à l'aube.

Un seul homme se tient sur le quai, il attend quelqu'un. On ne voit personne d'autre alentour, ces temps-ci, nul ne vient par ici, nul n'en part. Lui-même est là pour le travail. Il attend les commanditaires qui le lui ont confié par l'intermédiaire du notaire.

Le contrôleur irait volontiers boire un coup sans tarder. Une chope de bière mousseuse apparaît dans son esprit, mais d'après sa feuille de route, il doit procéder au déchargement et ne peut pas se libérer avant. Il s'impatiente déjà – qui sait combien de temps ça leur prendra ? En tout cas, lui, il ne va pas les aider. Pourquoi le ferait-il ? C'est au client d'assurer le déchargement. Lui, en tant que contrôleur, il ne va rien décharger, c'est sûr. Mais s'il ne met pas la main à la pâte, il devra peut-être poireauter ici encore une heure au moins, et eux, ils vont croire qu'il ne les aide pas parce qu'ils lui posent problème. Qu'ils croient ce qu'ils veulent ! Ils sont tous pareils. Des incapables. Et après tout ce qui leur est arrivé, c'est encore pire. Ils ne bougent pas le petit doigt, comme s'ils attendaient qu'on leur déroule le tapis rouge. Si ça se trouve, ils prient intérieurement, par quarante degrés. En costume et chapeau noirs. Va comprendre. Ils portent toujours des habits de fête, ou bien ils sont habillés comme ça parce que c'est fête chez eux ? Mais alors ils ne voyageraient pas, ils ont beau être tellement secrets, ça, même lui le sait. Ce qui s'est passé ne leur a pas suffi, faut qu'ils reviennent ! Ils reviennent là où s'est passé ce qui s'est passé. Ils sont tenaces, coriaces, ça c'est sûr, au diable cette race têtue !

Le contrôleur se dirige vers le bureau du chef de gare pour demander une charrette. Il se dit qu'il se libèrera plus vite s'il prend l'affaire en main malgré tout, c'est vraiment des empotés. Il suffisait de les voir tourner autour du chargement à Budapest. Comme si les produits de beauté qu'ils transportaient risquaient de se casser. Il leur avait même demandé s'il y avait du verre dans les caisses, parce qu'il faudrait alors préciser que la marchandise demande un traitement particulier, un emballage adapté qui, il est vrai, représente un surcoût.

Ils avaient dit pour le rassurer que ce n'était pas fragile, mais qu'il fallait quand même prendre des précautions. S'ils veulent faire des économies, soit, s'est dit le contrôleur. S'il arrive quelque chose à la marchandise, ce sera à leurs frais. Ils sont comme ça, ils veulent faire des économies sur tout, c'est pour ça qu'ils combinent. En tout cas, ils ne l'ont pas lâché avant qu'il ne mette un scellé sur la porte du wagon qui s'était mis en place avec fracas.

Il avait fallu placer dix caisses lourdes et une plus légère, clouées, mais ils tenaient à ce qu'il n'y ait aucune autre marchandise ou colis dans ce wagon, ils avaient préféré payer le prix pour toute la surface.

Le cheminot a accepté ces exigences particulières d'un haussement d'épaules. Ce n'étaient pas ses affaires. La feuille de route a été remplie et signée dans les règles, ils ont payé le prix à la direction, partant de là, ils transportent ce qu'ils veulent comme ça leur chante. Il est employé aux chemins de fer depuis plus de trente ans, il en a vu des choses, il en a supporté des tracasseries de la part de ses patrons et de voyageurs fous, mais ces deux-là, il a sa petite idée à leur propos. Il a vu entasser les gens comme eux à quatre-vingts, quatre-vingt-dix par wagon ; il a vu des mains se tendre à travers les barbelés des fenêtres, entendu des supplications pour un verre d'eau ; il a posté contre pas mal d'argent les lettres jetées avant la frontière, plaignant ces malheureux qui se demandaient avec angoisse où on les amenait. Cela lui a même valu quelques nuits blanches. Il trouve répugnant qu'après tout ce qui s'est passé, et dont les journaux parlent beaucoup en ce moment (peut-être un peu trop, parce qu'en fin de compte, d'autres ont eu leur part de souffrance), ils commercent justement avec les Allemands. Ils trimballent à travers toute l'Europe des caisses portant les sceaux du Reich, prouvant à nouveau qu'ils retombent toujours sur leurs pattes et n'ont aucun scrupule à en tirer bénéfice. Et au vu de leurs précautions exceptionnelles, il ne fait aucun doute pour lui que ce chargement promet un bénéfice substantiel.

Ils n'ont rien appris, se dit-il à nouveau. Rien d'autre ne les intéresse que les affaires.

Bien qu'il aimerait mieux aller tout de suite prendre une bière bien fraîche au village, il va chercher cette malheureuse charrette pour qu'on ne lui reproche pas de ne pas être serviable. Mais après, qu'ils se débrouillent ! Décharger, très peu pour lui. Il est contrôleur, pas manutentionnaire.

Il pousse la charrette vers le wagon, puis se dirige vers le bureau du chef de gare.

Un homme âgé apparaît à la portière du wagon des passagers, barbe poivre et sel, chapeau et costume noirs, chemise blanche. Il est suivi par un homme plus jeune, de la même apparence, son fils, avec seulement une barbe de trois jours noire et drue. Il ne se rase pas parce qu'il est en deuil.

Tous les deux paraissent fatigués, épuisés. Ils s'apprêtent à suivre le cheminot quand ils remarquent au bout du quai un homme qui vient dans leur direction, un vieux paysan vêtu d'un large pantalon fourré dans ses bottes, d'une chemise un peu usée, délavée, d'un gilet, et coiffé d'un chapeau.

Bonjour, dit-il.

Bonjour.

Vous venez de Budapest, n'est-ce pas ?

Ils acquiescent.

Je suis le charretier.

Avez-vous réussi à tout préparer ? demande le plus âgé avec impatience.

Comme vous me l'aviez demandé dans le télégramme. Monsieur le notaire nous a désignés, mon beau-frère et moi.

Comment ça, désignés ?

Eh b'en, c'est la moisson. La plupart des gens sont aux champs.

Tout le monde a un champ ici ?

La plupart, oui.

Ou bien est-ce que personne d'autre ne voulait accepter ce travail ?

Personne n'était vraiment partant. Mais nous, nous avons besoin d'argent. Donc j'ai accepté, si ça vous va. Moi, et mon beau-frère.

Comment vous appelez vous ?

Suba, à votre service, dit-il en enlevant son chapeau. Mihály Suba.

Samuel Hermann, dit le plus âgé en tendant la main, alors que le jeune se contente d'un signe de la tête.

Alors allons-y, monsieur Suba.

Le charretier va chercher son beau-frère qui attend avec le cheval de l'autre côté de la gare, à l'ombre.

Ce sera plus simple avec la charrette. Il faut juste faire un petit détour, mais c'est plus facile que de sortir les caisses à la main. Il y a un portail par là-bas.

Merci ! disent-il en hochant la tête.

Il faudra signer les documents, comme quoi on a fini.

Nous préférons attendre que tout soit déchargé, dit le vieux en plissant les paupières.

Comme vous voulez, dit le contrôleur, vexé, puis il se détourne ostensiblement. Il regrette déjà d'avoir été serviable, mais il n'y a rien à faire, le transport comprend le déchargement. J'attends, se dit-il. J'attends, si c'est ça ce que vous voulez !

Le charretier revient en compagnie de son beau-frère. Ce dernier touche du doigt le rebord de son chapeau et marmonne quelque chose en guise de bonjour. Le contrôleur leur montre la charrette comme s'il n'était pas évident que ça facilite le travail, puis ils s'approchent du wagon, cassent le scellé et tirent la porte.

Les caisses sont intactes.

Le charretier monte dans le wagon, pousse les caisses jusqu'à la porte coulissante, redescend, puis ils les placent une par une sur la charrette. Alors qu'ils se les repassent, l'une des caisses bascule entre leurs mains. Samuel Hermann et le jeune homme sursautent en même temps, la frayeur se lit sur leur visage, mais Mihály Suba retrouve son équilibre et la caisse se retrouve à sa place, au-dessus des autres.

Doucement, s'il vous plaît ! Ce n'est pas grave si ça prend un peu plus de temps, dit le vieil homme en s'appuyant sur le bras du plus jeune.

Pendant qu'ils déchargent, un messenger part du bureau du chef de gare. Il longe avec son vélo la rangée de peupliers figés dans l'air immobile qui s'étire jusqu'au bout du village. Il

est chargé d'annoncer au notaire qu'ils sont arrivés avec le chargement, et que pour le contenu des caisses, ils ont seulement dit : produits de beauté.

Alors ils arrivent vraiment, soupire le notaire en desserrant un peu sa cravate. Il va vers la fenêtre, l'ouvre comme s'il manquait d'air, mais alors la chaleur s'engouffre dans son étude qui, même si elle sent un peu le renfermé, garde au moins le frais. Il referme la fenêtre avec humeur.

Va et dis à mon fils de patienter, j'irai le voir tout à l'heure. On attend de voir ce qu'ils vont faire. Dis, est-ce qu'il y a des villageois parmi eux ?

Moi, je ne les connais pas, dit le garçon maigrelet, tout excité par la tâche qui lui a été confiée.

Au fait, ils sont combien ?

Deux.

Deux pour l'instant, les autres arriveront plus tard. Comment ils s'appellent ?

Il y a qu'un seul nom sur la feuille de route. Samuel Hermann.

Il n'est pas d'ici. Lui, il n'avait rien à voir..., s'interrompt-il.

Il ne comprend plus rien. Le propriétaire de la droguerie s'appelait Pollák. Il a peut-être laissé un testament ? Ou vendu le magasin encore avant ? Il n'aurait pas pu le faire. Il aurait dû obtenir l'accord des autorités et payer les taxes. Sans ça, il n'y a pas de contrat valable, et il ne peut pas non plus y avoir de nouveau propriétaire.

István Szentes pense à son fils, Árpád, qui était commis à la droguerie il y a quelques années, avant d'être nommé responsable puis propriétaire sur le papier et, à l'été 1944, quand Imre Pollák et sa famille ont quitté le village (comme dit le notaire à chaque fois qu'on lui pose la question), il a continué à faire tourner la boutique.

Sera-t-il enfin soulagé ? Vis-à-vis de Pollák, il aurait été difficile de trouver des arguments, vu qu'ils avaient toujours été très corrects envers Árpád, mais avec les autres, il ne doit avoir aucun scrupule. Et que d'autres viennent réclamer son dû signifie que Pollák lui-même ne peut pas venir. Il resserre sa cravate avec un profond soupir. La vie est un combat permanent, et les jeunes d'aujourd'hui sont moins vaillants qu'à son époque. Si la génération précédente ne les soutenait pas, ils s'effondreraient.

Va voir mon fils et dis-lui de se calmer. Pour l'instant, je dois rester ici, à ma place. Il est possible qu'ils viennent, et il y aura alors des choses à régler.

Le messenger hoche la tête, ressort, enfourche son vélo, pédale tout le long de la rue principale jusqu'à la droguerie, saute de son vélo, veut ouvrir la porte, mais elle est fermée. Il frappe, gratte à la vitre. Pas de réponse. Il ne comprend pas. Il ne ferme jamais à midi, il ne fait pas de pause.

Árpád ! Árpád Szentes !

Personne nulle part. Il fait sombre à l'intérieur, mais le panneau « Fermé », n'est pas accroché. Il frappe à la fenêtre de la maison en face, demande s'ils ont vu le jeune homme de la droguerie

Il était là ce matin, il a ouvert à l'heure, lui répond une vieille femme. Ensuite, on ne l'a plus vu, il est vrai qu'on n'a pas trop regardé, ajoute-t-elle.

Il retourne à l'étude et informe le notaire que le magasin est fermé.

Il n'est pas au magasin ?

Non, monsieur le notaire.

István Szentes n'en croit pas ses oreilles. On peut reprocher beaucoup de choses à Árpád, mais il faut reconnaître qu'il a le sens du devoir, qu'il est soigneux. Il ouvrirait le magasin même si le ciel lui était tombé sur la tête. Impossible qu'il ne soit pas à sa place. Il sait pertinemment qu'ils arrivent aujourd'hui.

Le notaire prend son boguet. Il aime le conduire, personne au village n'en a un pareil, si rapide. Il roule et vire si vivement que son unique balzan passerait pour un cheval de course. S'il n'avait pas caché l'animal quand les Russes ont traversé le village, ils l'auraient sûrement pris, mais il l'a gardé et, depuis, il le tient en plus grande estime qu'avant, comme s'il avait un nouveau cheval.

Vaque à tes occupations ! dit-il au messenger du haut de son siège en tournant de la cour dans la rue principale. Le garçon retourne à la poste, content d'avoir au moins une heure de libre.

István Szentes roule vite, il effleure l'animal avec son fouet et fulmine, où peut bien être Árpád juste aujourd'hui, alors qu'il devrait être comme vissé derrière son comptoir. Qu'est-ce que lui est arrivé pour quitter ainsi le magasin, juste cette malheureuse journée ? Pourtant, ils ont parlé de ce qu'il devrait faire au cas où, même si, il est vrai, il espérait toujours que cela n'arriverait pas. Qu'il y aurait un miracle et qu'ils ne viendraient pas. Malgré la lettre dans laquelle ils annonçaient leur venue et demandaient de l'aide. Ça, il a encore pu s'y soustraire en disant que l'étude notariale n'était pas une entreprise de fret, que c'était à eux-mêmes d'organiser le transport. Mais il voyait bien que son fils appréhendait cette rencontre. Quel empoté, incapable d'être autonome. Il n'y connaît rien à la politique, à l'argent, aux chevaux. Encore moins aux femmes. Il a même été réformé de l'armée. La honte. La jeunesse dégénérée. Il n'y a que les livres qui l'intéressent. Les romans, la poésie. Il tient ça de sa mère, comme sa faiblesse de poitrine. Un rat de bibliothèque, mais bon, il mène honnêtement sa boutique. On trouve chez lui tout ce qui est disponible dans le comitat. Il a du cœur pour le commerce, même s'il n'a pas trop de jugeote.

Nom de Dieu ! s'écrie-t-il en faisant claquer son fouet. Il pense à ce malheureux magasin comme si c'était fini. Mais ce n'est pas fini ! Ce ne sera pas fini, même s'ils essayent. Pour une fois, nous aussi, nous pouvons avoir de la chance !

Il saute de son boguet devant la droguerie et frappe à la porte.

Tu es là mon fils ? Árpád, réponds-moi si tu es là ! dit-il devant la porte vitrée au-dessus de laquelle est suspendue la nouvelle enseigne, celle qu'il a dessinée lui-même. Il entend du bruit à l'intérieur. Un bruit de fioles, de pots qui s'entrechoquent. Nom de dieu, mon fils ! Ouvre enfin !

Pas de réponse. Pourtant István Szentes sent que son fils se tapit à l'intérieur. Ça aussi, ça lui ressemble. Ridicule.

Árpád ! Bouge enfin, nom de Dieu ! Je ne vais pas le répéter ! Je vais défoncer cette putain de porte si tu n'ouvres pas, ma parole, crie-t-il d'une voix étouffée. Ne sois pas ridicule, comporte-toi en homme. Pour une fois ! Assume ce que tu as fait !

À ce moment, Árpád Szentes éprouve de la haine pour son père. Ces mots, *Ce que tu as fait*, résonnent longtemps à ses oreilles. À croire que ce n'est pas son père qui l'a encouragé à prendre la responsabilité du magasin et monté toute cette histoire de prête-nom, à croire que ce n'est pas lui qui l'a poussé à continuer de gérer le magasin comme s'il lui appartenait, du moment qu'il avait un papier qui le prouvait. Il faut dire que ce travail est tombé à pic, c'est dans ses cordes, il le connaît, lui permet de gagner sa vie, et son père lui reproche moins souvent d'être un incapable qui ne sera jamais autonome. Mais tout cela n'a servi à rien, et voilà qu'il le gronde à nouveau comme s'il était un gosse. Il tourne lentement la clé dans la serrure et se dresse dans l'embrasure de la porte entrouverte. Même ainsi, il n'est pas aussi grand que l'homme qui se tient en face de lui et que le destin lui a donné pour père, pourtant, il lui dit d'un ton ferme :

Vous pouvez repartir, père. Je règle mes affaires.

Il est prêt. Quand ils arriveront et frapperont à la porte, il décrochera du porte-manteau sa veste en lin, son chapeau de paille, puis les laissera entrer dans le magasin et dira : Messieurs, je vous en prie, j'ai gardé la droguerie pour vous. J'ai fait ce à ce quoi je m'étais engagé. Et maintenant, excusez-moi ! Il soulèvera son chapeau et, avec un petit hochement, la tête légèrement penchée sur le côté et en avant, il sortira.

Le notaire semble deviner ce qui se passe dans l'esprit de son fils. Il ouvre grand la porte, entre dans le magasin et lui barre la route. Père et fils se regardent en chien de faïence.

Tu règles tes affaires, mon œil. Tu n'imagines quand même pas qu'on renonce si facilement à ce qui nous revient ?

Ce qui nous revient ?

Un contrat est un contrat. On a un document qui prouve que le magasin t'appartient, non ?

Mais quelle sorte de document c'était ? Vous le savez bien, père.

Les papiers sont des papiers. Qu'ils fassent un procès, s'ils le veulent.

Je n'irai pas au tribunal.

Alors qu'est-ce que tu vas faire ?

Je préfère tout laisser.

Putain de merde ! Tu ne vas rien laisser ! Tu vas aller jusqu'au bout ! Sois un homme, pour une fois dans ta vie !

Tous les deux pensent maintenant à la même personne. Eszter Hórusz, une fille du village voisin qu'Árpád a courtisée il y a plus d'un an, qu'il aime toujours, mais qui s'est fiancée avec un gars de son village. Árpád Szentes continue à lui envoyer des lettres et des poèmes, car il en écrit aussi, ce qui énerve son père, mais ses envois restent sans réponse. Árpád ne s'en remet pas. Le magasin lui sert aussi à cela. Son travail machinal lui occupe l'esprit, mais le soir, il s'effondre et se réfugie dans ses lectures.

Le père et le fils se regardent. Chacun aimerait que l'autre prenne enfin en considération ses sentiments, même s'il est clair qu'ils ne vont jamais s'entendre.

Le fils se retourne lentement, arrange des produits sur le comptoir. Son père s'assied sur la chaise à côté de la petite table où certains clients plus âgés aiment bien se reposer.

Ils attendent.

À la gare, le déchargement est presque terminé. Avec la charrette, il faut faire un détour, mais comme ils la tirent à deux, c'est quand même plus simple et plus rapide que s'il fallait porter les caisses une à une à la force des bras jusqu'au véhicule. Une fois les onze caisses chargées sur le plateau, Samuel Hermann accepte de signer les documents, et le contrôleur est enfin libéré. Il a encore bien quatre heures et demie devant lui jusqu'au retour du train. Il pense s'attabler au bistrot devant une ou deux bières.

Il emprunte la bicyclette du chef de gare et, sous un soleil de plomb, roule vers le village. La selle lui brûle les fesses, mais il voit déjà devant ses yeux le bock perlant de buée.

Les autres arrangent encore les caisses et ne se mettent en route qu'au moment où, entré dans le bistrot un peu sombre, le contrôleur s'affale à la table la plus proche du comptoir frais et humide, et porte à ses lèvres la mousse ferme de la bière.

Après avoir proposé en vain une place aux deux étrangers, le charretier et son beau-frère se hissent sur la charrette.

À pied, le village est à plus d'une demi-heure de marche, disent-ils, mais le vieux barbu leur fait signe de partir.

Mais il y a de la place à côté des caisses aussi, disent-ils. Asseyez-vous au moins là, insistent-ils, mais ne reçoivent en guise de réponse que des gestes de la main leur signifiant de partir enfin.

Le soleil est au zénith quand Mihály Suba fait claquer sa langue et effleure son cheval avec son fouet. Il a un seul malheureux canasson, mais il lui appartient et lui sert à transporter toutes sortes de choses quand l'occasion se présente.

On peut dire beaucoup de mal d'eux, s'est-il dit après avoir été convoqué par István Szentes qui lui a appris ce qu'il avait à faire, mais on ne peut pas leur reprocher de ne pas honorer leurs morts. Qu'après un an d'absence, leur premier souci soit d'aller au cimetière, alors que le retour et la reprise des affaires donnent assez de fil à retordre, voilà qui est très beau aux yeux de Mihály Suba. D'autre part, se dit-il, les morts sont les morts, quant aux problèmes des vivants, personne n'est d'aucun secours.

La charrette avance lentement, ils la suivent côte à côte en costume et chapeau noirs dans les trente-cinq degrés de juillet.

Au bout de la rangée de peupliers, ils tournent sur la chaussée qui mène au village et rejoint la rue principale au moment même où le contrôleur finit sa bière.

Ils ont amené onze caisses, dit-il en baissant un peu la voix.

Onze ? demande le cafetier. Pour de la marchandise, c'est peu, pour des bagages, c'est beaucoup.

C'est pourtant le nombre. On aurait dit des œufs, tellement il fallait faire attention.

Cinq des sept autres gars qui sont au bistrot ont l'estomac noué. Ils pensent qu'ils devraient rentrer chez eux dare-dare pour prévenir leur famille que les ennuis arrivent. Car si ces deux-là sont revenus, d'autres ne vont pas tarder à le faire. Et dans ce cas, ils seront nombreux et, tôt ou tard, il leur viendra à l'idée de récupérer les choses qu'ils savent ou croient être chez les autres, des choses qu'ils ont données eux-mêmes pour les mettre en sécurité, ou qui ont disparu.

Mais parmi les sept, un seul qui se lève, certes comme s'il allait partir de toute façon. Un conducteur de moissonneuse infirme auquel une machine défectueuse a coupé la main droite à l'été 43. Lui, il n'a rien pris dans les maisons qui sont restées sans propriétaires l'an dernier, mais comme d'autres familles nombreuses, il avait déposé une demande et, quand l'une d'elles lui a enfin été attribuée, compte tenu du fait que la sienne tombait en ruine, de son état de santé, de ses cinq enfants à charge et de son fils tombé en héros au front de l'est, il s'y est installé.

Les traits figés, le moissonneur paie sans adresser la parole à personne, et rentre chez lui. Il n'y a pas de justice ici-bas, se dit-il. Si les anciens propriétaires reviennent, il va devoir quitter la maison, honteux. Par ailleurs, il était en bons termes avec eux, même s'il a toujours envié leur patrimoine grandissant, leur vie plus facile que la sienne et l'avenir assuré de leurs enfants. Il n'aurait jamais rien fait pour accaparer leurs biens, mais puisque le destin avait décidé que leur maison resterait vide, il n'a pas eu de remords en emménageant dans leurs murs d'un blanc immaculé.

Ceux qui sont restés au bistrot se doutent bien de la raison de son départ. Eux aussi sont saisis par un vague sentiment de peur.

En tout cas, il faudrait savoir qui est revenu et qui va revenir encore, pensent-ils avec pragmatisme.

Le vieux s'appelle Samuel Hermann, mais il y a un jeune avec lui, dit le contrôleur avec empressement. Il compatit à leur situation difficile, il essaie de les aider.

Ils sont soulagés. Ce nom ne leur dit rien. Ils échangent des regards perplexes.

Ils sont peut-être du village voisin ? Mais alors qu'est-ce qu'ils font là ? se demande l'un d'eux.

Ils ne sont que deux ? demande le cafetier, au grand soulagement des autres qui n'ont pas eu à poser cette question.

Deux, dit le cheminot en essuyant la mousse de sa moustache.

Ils ont dit pourquoi ils venaient ici ?

C'est vrai, tiens, ils vous ont dit quelque chose ?

Pas vraiment, dit le contrôleur en regardant autour de lui d'un air important, sentant qu'il est devenu le personnage clé des événements. Sauf si ce qu'ils transportent parle pour eux, dit-il en s'épongeant le front.

Pourquoi ? Ils transportent quoi ?

Des produits de beauté, en grande quantité.

Des produits de beauté ?

En grande quantité ?

Oui, des produits de beauté. Vous savez, du fard, du parfum, de la crème pour les mains, tout ça, quoi. Des choses pour les femmes.

Eh bien alors, ça va chauffer chez le notaire et son fils, dit le cafetier en essuyant son comptoir. Son visage n'exprime pas la compassion, plutôt un pâle sourire qu'on pourrait même interpréter comme une joie mauvaise.

Personne ne relève ses propos. À part le cafetier, ce sont tous de petites gens, il y a même d'autres mutilés de guerre que le manchot qui est parti. S'ils ont une opinion, ils la gardent pour eux. Ils ne savent pas trop que penser. Ce sont des choses compliquées, il vaut mieux ne pas en

parler, ne pas y penser, mais pour ne pas y penser, il faudrait ne pas savoir tout ce qui s'est passé. Ils supposent néanmoins que, comme la droguerie Pollák appartient maintenant à Árpád Szentés, eux, ils n'ont aucun souci à se faire à cause de quelques babioles.

Pendant qu'au bistrot, les gars soupèsent en silence les diverses possibilités, l'étrange cortège avance lentement dans la rue principale. Avec le charretier et son aide sur le siège, le chargement sur le plateau. Suivi par deux hommes qui apparaissent comme des fantômes aux yeux effrayés des femmes postées derrière les fenêtres des maisons qui bordent la rue. Ils avancent sans un mot, et si quelqu'un pouvait survoler le village en ce moment, il entendrait le moindre bruit, et, à part cette vision spectrale, ne percevrait que l'immobilité, le silence absolu. Même plus loin, dans les champs, le travail s'est arrêté, les moissonneurs sont couchés en silence à l'ombre des chênes après leur repas, comme si parler était aussi un labeur fatiguant dans cette chaleur accablante.

Le cortège arrive lentement devant le bistrot. Les clients se ruent vers la porte et la fenêtre pour suivre le spectacle. On dirait des oiseaux de malheur, dit l'un d'eux, puis il avale sa salive et se passe la langue sur ses lèvres desséchées.

Ils cherchent toujours des ennuis, dit le contrôleur, continuant à faire l'intéressant, comme si le fait d'avoir voyagé dans le même train que ces étrangers lui permettait d'en savoir plus sur le chemin qui les a menés ici, et, par conséquent, sur la suite des événements. Il veut être à la hauteur de ce qu'on attend de lui, naturellement, mais dès qu'il dit tout haut ce qu'il pense, il lance un regard furtif alentour pour s'assurer qu'il n'a heurté personne.

Ils sont revenus, c'est comme ça, dit le cafetier en haussant les épaules. Lui, il n'a rien à craindre. Il ne leur a rien pris, au contraire, il a racheté pour une somme rondelette la licence du débit de boisson et le local à l'un d'entre eux, dont l'arrière-grand-père avait obtenu le droit d'ouvrir un débit de boisson au milieu du siècle dernier.

La plupart des clients se taisent. Ce n'est pas si simple. Ils pensent avec un certain embarras aux meubles, aux tapis, au linge de lit et aux vêtements qu'ils ont achetés à un prix très avantageux l'été dernier lors des enchères qui se sont tenues sur la place du marché. Ils imaginent ce qu'ils ressentiraient si, en revenant au village, les propriétaires précédents tombaient sur leurs objets préférés. Ils ont honte, mais sont aussi irrités par ce sentiment contre lequel ils luttent âprement. Pourquoi donc devrions-nous avoir honte ? se demandent-ils, prêts à diriger leur emportement contre les deux hommes dont l'arrivée est comme le funeste présage du retour de ceux qui, à en croire les dernières rumeurs, ne devaient jamais revenir.

Mais la charrette avance, les sabots du cheval de trait frappent sourdement la chaussée, soulevant de la poussière. Le charretier et son beau-frère aimeraient bien disparaître. Ils sentent — comment ne pas les sentir —, les regards brûlants qu'on leur lance de la porte du bistrot, puisqu'eux-mêmes en feraient autant s'ils n'étaient justement sur la charrette.

Mihály Suba dirige son cheval la tête baissée, il ne regarde ni à droite ni à gauche. Et surtout pas à droite, il se cache derrière son beau-frère pour ne pas avoir à saluer ses connaissances.

Personne ne dit mot tant que dure la scène. Ceux qui se tiennent à la porte regardent la procession, immobiles, muets et figés comme des statues. Ce n'est que lorsque la charrette arrive

au croisement suivant qu'ils s'avancent, curieux de voir ce qui va se passer à la droguerie. Ils sentent que cela va déterminer les suites des événements.

À la droguerie, derrière les rideaux baissés, le notaire et son fils évitent de se regarder. Comme si durant les quelques minutes qu'ils ont passées seul à seul dans l'intérieur sombre du magasin, le fait que leurs rapports ont changé soit devenu une évidence pour tous les deux. Même s'il ouvrait la boutique, Árpád Szentes sait déjà que, tout en étant un homme de pouvoir, son père n'est pas infailible, qu'il est plein de doutes, et que sa faiblesse réside justement dans les efforts qu'il déploie pour masquer ses doutes. Le fils a compris que, pour grandir, il doit quitter le village, laisser derrière lui ce qui lui est tombé tout cuit dans le bec, se libérer de tout ce qui l'étouffe. Tout d'abord, il doit se rendre au village voisin, frapper chez les Hórusz et dire à Esther : Je suis là, je ne peux pas faire autrement, veux-tu me suivre au bout du monde ? Et à ce moment, peu importe ce qu'elle dira, car du seul fait d'avoir été capable de faire ce qu'il avait imaginé, rêvé, voulu, d'avoir été capable de rêver, de laisser libre cours à son imagination, puis d'incarner en vrai le rôle qu'il joue dans le film de son imagination, il aura atteint ce que tout homme peut et doit atteindre dans la vie. Car s'il en est capable avec Esther, il le sera encore avec une autre, au cas où Esther refuserait. Certes, personne ne lui a promis que la vie ne serait pas douloureuse, mais à présent, il sait qu'elle est supportable et qu'on peut tout définir avec la formule triviale du cycle éternel de la mort et de la renaissance. Et que tout ce qui lui a été interdit, épargné, tout ce dont il a été préservé, tout ce qui a été désapprouvé est justement ce qui lui permettra d'obtenir le respect de ses parents, même s'ils le nient et le renient mille fois. En devenant adulte malgré les efforts qu'ils ont déployé tout en tenant le discours inverse.

Árpád Szentes éclate de rire. Ses pensées ainsi que ce qu'il a réussi à rêver et à imaginer lui procurent un soulagement qu'il n'a jamais encore éprouvé. Comme s'il avait réussi à sortir d'un labyrinthe sans savoir qu'il y était. Il sait déjà que tout est possible sur ici-bas. Qu'il est possible de dire à son père les paroles qu'il prononce en désignant les marchandises préparées pour l'ouverture.

Faites ce que vous voulez. Moi, je pars. Je vous aime et vous respecte, mais je dois vivre ma vie, pas la vôtre. En ce qui concerne le magasin, les registres et toute la comptabilité sont dans l'armoire. Je n'ai pris que mon salaire.

Sur ce, il décroche de la patère sa veste en lin et son chapeau, et sort dans le soleil radieux de midi. La chaleur accablante s'abat lourdement sur le village mais lui, il marche d'un pas vif et allègre, les mains dans les poches, comme débarrassé d'un lourd fardeau.

Abasourdi, István Szentes, hésite. Doit-il le rappeler ou non ? Il se tient sur le pas de la porte, indécis. Il ne peut étouffer les sentiments contradictoires qui l'assaillent car, malgré sa colère et son incompréhension, il est étonnamment fier que, pour la première fois de sa vie, son fils se soit comporté en homme. Il soupçonne que derrière tout cela se cachent ses sentiments pour Esther Hórusz, de même qu'il suppose que les tentatives de son fils sont vouées à l'échec et qu'il reviendra tôt ou tard, mais alors lui revient le souvenir qu'un jour, lui-même avait claqué la porte de la maison de ses parents, laissant tout derrière lui à cause d'une fille. Quant à savoir si ce qui le tourmente est le souci d'un père, tiré de sa propre expérience, ou sa déception due à son fiasco et à la jalousie inavouée d'imaginer que son fils réussira peut-être là où lui-même avait

échoué, tout cela s’emmêle en un écheveau inextricable dans son esprit, au point qu’il lui est impossible d’y voir clair, de trouver l’origine de ses propres sentiments.

Troublé, il referme la porte. Son fils a raison — lui, il doit rester. C’est son devoir de rester. C’est lui qui a voulu qu’il en soit ainsi, quoi qu’il arrive, il doit en assumer la responsabilité.

Árpád Szentes se dirige vers la gare. Il croise la charrette. Il salue les hommes juchés sur le siège, soulève son chapeau devant les étrangers en guise de bonjour. Ils lui rendent son salut en hochant la tête, et ça lui suffit. Il voulait les rencontrer et les saluer, comme s’il avait une dette envers eux. Ça aussi, il l’a imaginé au magasin, derrière le comptoir. Il l’a imaginé, et ô miracle, il l’a fait ! Árpád Szentes vit un moment de bonheur. Qu’y a-t-il de plus grand qu’imaginer, rêver et réaliser par sa propre volonté ce qu’on a projeté dans son esprit ? À présent, il peut tranquillement rentrer chez lui et prendre son vélo pour aller au village voisin pour voir Esther.

Les hommes réunis devant le bistrot ne comprennent rien au comportement étrange du fils Szentes ni à son départ, tout comme ils avaient été interloqués par l’apparition de son père. Ils ne savent qu’en penser. Pendant ce temps, la charrette arrive devant la droguerie. Mihály Suba tire les rênes, le cheval s’arrête. Le magasin se trouve à environ soixante-dix mètres du bistrot, ils verront bien les gestes, et s’il y a des éclats de voix, ils les entendront. Silencieux, tendus, retenant leur respiration, ils attendent le moment où les étrangers entreront dans le magasin. Mais à peine arrêtée, la charrette repart.

Devant le bistrot, c’est la perplexité. Soixante-dix mètres plus loin, Mihály Suba ne comprend rien non plus. Ses nerfs vont lâcher. Le notaire lui trouve un travail et lui, il se met sans vergogne au service de ceux qui sont contre les siens, qui les expulseront peut-être de leurs maisons et chasseront le fils du notaire du magasin où il travaille depuis des années. Mihály Suba ne comprend rien à tout ça, et il a peur. Il a peur du notaire, il a peur des villageois, mais il a surtout peur de ces deux-là, derrière son dos. Ils doivent quand même avoir un grand pouvoir pour oser revenir tout seuls là d’où ils ont été chassés d’une manière si honteuse, de reprendre ni une ni deux ce qui leur appartenait. Mihály Suba lui-même travaille une terre qui appartenait à un autre quelques années auparavant. Comment ne pas être inquiet à l’idée de les voir revenir ? L’an dernier, il trouvait exagéré qu’ils soient expulsés de leurs maisons et emmenés Dieu sait où, même s’il trouvait juste qu’ils cèdent une part de leurs richesses à ses semblables. Ce n’était pas bien qu’ils aient tout, et que ceux dont les ancêtres déjà labouraient cette terre soient dans la misère.

Mais à présent, confus et apeuré, il ne comprend rien, et les deux étrangers insistent pour qu’il continue à rouler.

Alors, on va où ? demande-t-il étonné.

Vous savez où se trouvait la maison de prière ? demande le plus jeune.

La vôtre ?

Oui, oui.

Bien sûr, je le sais. Elle y est toujours.

Et la *yeshiva* ?

Là, où vous étudiez ?

Oui, oui.

Je le sais aussi.

Alors allons-y.

Le charretier ne comprend toujours rien, mais au moins il a une destination. Il fait claquer son fouet, la charrette s'ébranle. C'est eux qui payent, c'est eux qui dictent le tempo, marmonne-t-il en haussant les épaules. Peu lui importe où ils veulent aller. Ce trajet va quand même se terminer.

Derrière la vitrine de la droguerie, István Szentes suit la scène des yeux. Lui non plus ne comprend pas ce qu'il voit. Que diable veulent-ils ? Traverser le village en grande pompe ? Montrer fièrement qu'ils sont revenus avec plein de marchandises, et qu'ils vont récupérer ce qui leur appartient, comme le gladiateur du livre d'histoire illustré qui fait le tour du Colysée avant de donner le coup de grâce ? Ils veulent venger même ceux de leur race qui ont été envoyés aux arènes avec une mitraillette dans le dos !

Pourtant, il ne les voyait pas ainsi. Ils n'ont jamais aimé le tapage, le battage, ils aimaient régler leurs affaires en silence, car ils étaient conscients d'être mal vus. Mais maintenant, qui sait ce qu'ils ressentent, ce qu'ils veulent faire après ce qui leur est prétendument arrivé ?

Et voilà qu'ils se remettent en route. Va comprendre ! Ils n'ont même pas jeté un coup d'œil au magasin, comme s'il ne les intéressait pas. Comme s'ils n'étaient pas venus pour ça. István Szentes reste debout, appuyé au comptoir, sa chemise sous sa veste d'été trempée de sueur froide. Ses jambes flageolent, il doit s'asseoir. Il prend la carafe sur la table et se sert un verre d'eau. Jusque-là, en se préparant à l'affrontement, il a étouffé sa nervosité, ses doutes, mais à présent la tension qu'il a accumulée à cause de l'arrivée des étrangers, de toute cette attente, et qu'il n'a pas pu décharger sur eux, se retourne contre lui.

Son cœur lui fait mal, il respire avec difficulté, ses forces l'abandonnent et il ressent de la haine car, finalement, tout ça est de leur faute, parce qu'ils sont réapparus, revenus, parce qu'ils existent tout court.

La charrette tourne dans une ruelle étroite. Mihály Suba désigne du doigt une maison qui n'a pas de fenêtre donnant sur la rue.

Ils priaient ici, et ils étudiaient dans l'autre bâtiment.

Ils s'approchent de la clôture, regardent la maison de prière, la trappe dans le toit couvert de chaume que les anciens propriétaires utilisaient pendant la fête des Cabanes, en souvenir de leurs abris provisoires pendant l'exode dans le désert. Quelqu'un l'a entrouverte, peut-être pour que le bâtiment abandonné depuis plus d'un an s'aère, sèche dans la chaleur de l'été et ne sente pas le renfermé. Ils soupçonnent que ce provisoire va durer jusqu'à la fin des temps, mais les mots leur manquent. Ils font signe au charretier de continuer.

Et maintenant, on va où ? demande-t-il, un peu perdu.

Au cimetière, répond l'homme mal rasé.

Mihály Suba acquiesce, fait claquer son fouet, la charrette s'ébranle.

Le jeune homme lance un regard interrogateur au plus vieux. Ce dernier opine du chef, et l'autre se met à fredonner quelque chose dont seul le vieux entend la mélodie, ou peut-être même ne l'entend-il pas, mais il la connaît pour l'avoir apprise il y a une bonne soixantaine

d'années. N'importe qui d'autre pourrait n'y entendre qu'une psalmodie plaintive, un marmonnement qu'on ne saurait qualifier de chant.

Les hommes assis sur la charrette ne se retournent pas. Ils sentent que ce qui se passe derrière eux ne les concerne pas, que ce n'est même pas dans leur langue, de sorte qu'ils se sentent exclus. Ils n'ont jamais su ce qu'ils chantaient, il est vrai qu'ils ne leur avaient jamais posé la question. Il n'y a peut-être même pas de mot pour demander ce genre de choses.

Le chant faiblit par moment, devient peine audible, parfois seul le mouvement des lèvres laisse deviner que l'homme marmonne inlassablement ce qu'il faut. Le vieux tantôt hoche la tête, tantôt se joint au chant, à d'autres moments, il donne l'impression de se quereller avec lui-même en secouant la tête.

Le cimetière n'est pas loin. Au bord du village, après les dernières maisons en allant vers l'est, la première parcelle un peu vallonnée, séparée de la route par un mur de pierre. Le cimetière s'ouvre sur un vaste espace dont seul l'horizon marque la limite. La meilleure terre des environs – Mihály Suba n'a jamais compris pourquoi il avait fallu placer là leur cimetière. Les autres morts du village ne pas sont enterrés à cet endroit. Encore une bizarrerie, se dit-il.

Ils s'arrêtent devant le portail rouillé, poussent les vantaux affaissés.

Déchargez les caisses et portez-les à côté de la maison !

Ils désignent le bâtiment en pierre où on fait la toilette des défunts.

Mihály Suba obéit machinalement aux ordres bien qu'il n'y comprenne rien. Il ne demande rien, il ne veut même plus savoir, il veut juste terminer ce travail pour se débarrasser d'eux le plus vite possible. Ils travaillent en silence. Les onze caisses sont descendues du plateau.

Vous avez une pelle ?

Vous l'aviez demandé, alors on en a apporté.

Alors, creusez une tombe. Il faut qu'elle ait deux mètres de long, un mètre de large et deux mètres de profondeur. Disons là-bas, dit le barbu en désignant la surface intacte derrière les pierres de la première rangée, assez loin du portail.

Mihály Suba relève la tête. C'est la première fois qu'il les regarde dans les yeux depuis qu'ils ont quitté la gare. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Qui veulent-ils enterrer ? Quand il était gamin, il avait entendu dire qu'ils prenaient le sang des enfants chrétiens pour le mettre dans le pain azyme de leur Pâque, mais maintenant, il n'y a ni enfant, ni Pâque, et en plus, ces deux-là n'ont pas l'air de vouloir prendre le sang de qui que ce soit. Il n'a jamais compris cette histoire. C'est de notoriété publique qu'ils ne mangent pas de sang. Pour eux, le sang, c'est l'âme.

Une tombe ? demande-t-il, dubitatif.

Oui.

Il échange un regard avec son beau-frère. Ce dernier ne dit toujours pas un traître mot, Mihály Suba ne peut pas compter sur lui. Il ne pense qu'à l'effort considérable que demandera le creusement d'une fosse par cette chaleur suffocante. S'il avait eu le choix, il n'aurait pas accepté ce travail.

Ils prennent leurs pelles sur le plateau et vont à l'endroit désigné.

Ça ira ici ? demande Mihály Suba avec une nervosité retenue. Il se rappelle qu'au front, certains devaient creuser leur propre tombe avant d'être fusillés. Ces deux-là, au moins, n'ont pas d'armes.

Ça ira, disent-ils en hochant la tête.

Ils commencent à creuser. Ils n'osent pas enlever leur chemise et leur gilet, bien que le soleil leur brûle terriblement le dos. Les autres portent une veste et un chapeau, mais il est vrai qu'ils ne font qu'ouvrir les caisses.

Pendant qu'ils travaillent, un groupe étrange se forme devant les maisons qui bordent la rue du cimetière. Une douzaine de villageois arrivent avec le notaire en tête, mais ils s'arrêtent d'un coup à une distance respectable. Ils sont étonnés de constater que les étrangers sont vraiment venus au cimetière.

Mihály Suba est déjà jusqu'à la taille dans la fosse qu'il creuse en alternance avec son beau-frère, quand les autres ouvrent la dernière caisse. Ils travaillent en silence avec des gestes coordonnés, comme si ce n'était pas la première fois qu'ils exécutaient cette tâche. Des châles de prière rayés apparaissent. Ils les étalent sur l'herbe sèche et brûlée, tout près des caisses. Un couteau claque en s'ouvrant dans la main du plus jeune. Mihály Suba lève la tête en entendant le bruit, voit que l'autre s'agenouille à côté des *talits* et les entaille l'un après l'autre.

Les villageois se tiennent l'autre côté du mur de pierre.

Les deux étrangers semblent sentir leur regard, car ils lèvent les yeux.

Bonjour, dit le notaire.

Ils ne répondent pas, font un signe de tête, se regardent et continuent leur travail. Ils portent une par une les caisses jusqu'aux châles de prière étalés, grands comme les draps, et commencent à en déballer le contenu. Ils posent côte à côte des savons d'une couleur oscillant entre le rose et le gris, de la taille d'une petite brique où on peut lire les lettres RIF. L'inscription est l'abréviation officielle de *Reichstelle für Industrielle Fäthe und Wachsmittel*¹, mais dans leur tête, la signification de ces trois lettres est évidente : *Reines Israelitisches Fett*².

Leurs gestes sont rapides, les caisses se vident. Ils réunissent les quatre coins des *talits* et les nouent comme des baluchons. Eux aussi commencent à avoir le visage rouge, la sueur ruisselle sur leur front et leur nuque.

Quand ils déballet le contenu de la dernière caisse, on ne voit plus du tout la tête de Mihály Suba. Dix baluchons s'alignent devant eux.

On les a tous ? demande le vieux en s'essuyant le front.

Oui, tous, dit le jeune en jetant à tout hasard un dernier regard circulaire. En tout mille quatre cent dix-sept pièces. Je les ai comptées.

Ils se lèvent, s'approchent de la tombe, aident Mihály Suba à en sortir. Ils approchent les paquets de la fosse, et cette fois c'est l'homme mal rasé qui descend. Il sort de la poche de sa veste la terre de Jérusalem qu'il gardait dans un mouchoir, l'étale d'abord, et alors seulement, l'autre lui passe un à un les *talits* noués.

Doucement, dit le vieux d'une voix inquiète.

Une fois qu'ils sont tous descendus et qu'il les a tous arrangés, on l'aide à remonter. Il regarde le vieux, un peu désemparé, comme si celui-ci pouvait lui dire quelque chose pour le reconforter, mais il ne dit rien. Au lieu de cela, il se penche sur le tas de terre et en jette une

¹ Bureau National des Graisses et Nettoyants Industriels. (Note de l'auteur.)

² Pure graisse juive. (Note de l'auteur.)

poignée dans la tombe. Le plus jeune fait de même. Derrière le mur, les gens regardent la scène en silence. Mihály Suba ne peut pas s'empêcher de demander d'un ton plaintif :

Dites-moi seulement, pourquoi justement ce nombre ?

Il y en avait autant dans les villages des alentours, dit le vieux barbu. Il essaye de cacher son émotion, mais ses yeux s'embuent en regardant l'autre vieil homme. Comme si l'espace d'un instant, l'espoir d'avoir de la compréhension et de la compassion était né en lui, mais il écrase ses larmes du dos de la main et se racle sa gorge.

Rebouchez la tombe !

Suba et son beau-frère travaillent vite. Le plus jeune s'approche du vieux au cas où il aurait besoin d'aide, mais le vieux se tient immobile pendant que les autres tassent le monticule de terre.

Ils remettent leurs outils sur la charrette. Le plus vieux s'approche d'eux, sort un porte-monnaie de la poche intérieure de sa veste et les paie. Il retourne vers la tombe, reste un moment en silence, puis son fils lui touche l'épaule.

Sans un mot, le vieux fait demi-tour et se dirige vers la sortie. Le notaire quitte le groupe et s'approche de lui.

En ma qualité de notable du village, permettez-moi de vous exprimer ma compassion. Nous allons veiller à ce que la mémoire des victimes soit honorée.

Samuel Hermann hésite un instant, se demandant s'il doit accepter la main tendue, puis se résigne, fait un geste de la tête et serre cette main.

Naturellement, nous ne pourrons pas veiller sur l'ensemble du cimetière, mais nous ferons tout notre possible, surtout si nous pouvons recevoir de l'aide en contrepartie, dit le notaire.

Les muscles du visage du jeune homme qui se tient derrière son père se crispent, mais ils sont cachés par sa barbe naissante et son chapeau. Le vieux plisse les paupières et retire sa main. Tout à l'heure, il était embarrassé, mais cette voix lui est familière. Il balaye du regard les visages qui se pressent derrière le notaire, puis il dit :

Merci. Je ferai le nécessaire.

Les deux hommes en chapeau et costume noirs s'en vont. Ils passent dans la rue du cimetière comme devant une haie d'honneur, puis prennent à droite, repassent devant le bâtiment de la maison de prière et la *yeshiva*, puis ils tournent à gauche, dans la rue principale et encore à droite, sous les peupliers, jusqu'à la gare.

Il ne se retournent pas une seule fois, mais tout le long, ils sentent dans leur dos le regard des villageois.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, la propagande anglaise affirmait que les nazis fabriquaient du savon avec les victimes des camps de concentration. Bien que les recherches historiques n'aient pas confirmé ce fait, en de nombreux endroits, des savons ont été enterrés symboliquement comme des cendres humaines.